Quand la neige tombera

Javier Vicedo Alos

Traduit par Edouard Pons

COMÉDIE DE CAEN

Sélection 2022

Et maintenant
nous allons contempler la neige
jusqu'à tomber d'épuisement.

Basho

1.

Comme un avion de papier qui plane maladroitement, ou comme un oiseau blessé par un chasseur, un boomerang arrive sur scène. Il tombe rapidement, sans retour, le truc n'a pas fonctionné. De quelque part on lance un autre boomerang. Nouvel échec. Un troisième boomerang sera encore lancé. Non, ça ne marche pas non plus cette fois-ci. Les boomerangs reposent au centre de la scène comme des oiseaux qu'on viendrait d'abattre.

2.

JEUNE HOMME. - Il suffit de lever les yeux au ciel.

D'énormes vols d'oiseaux.

Chaque automne la même chose.

Ils forment de grands V dans le ciel, comme s'ils connaissaient notre alphabet.

Ils viennent de terres septentrionales, ils s'accouplent là-bas pendant l'été, profitant de ce que les jours sont plus longs. La lumière leur permet de chercher plus de nourriture, plus de nourriture leur permet d'avoir plus de petits. Ça parait simple, non ?

Quand le froid revient ils partent vers le sud, vers des coins du monde plus chauds. Ils continuent à chercher de la nourriture, la nourriture que la neige au nord recouvre silencieusement.

Ils sont constamment en train de bouger. Toujours un voyage de prévu. C'est génétique, c'est programmé, enregistré on ne sait comment dans leurs têtes minuscules. Ou ils bougent, ou ils périssent.

Et nous ? Il nous arrive la même chose à nous ?

Ils volent en V pour économiser de l'énergie en restant groupés. Ils se veulent efficaces. Ils ont une conception positive de la communauté.

Quand nous étions petits ma mère nous emmenait à la campagne voir les grandes bandes d'oiseaux migrateurs. On pourrait dire que le v a été la première lettre que j'ai apprise, j'avais à peine quatre ans. Elle nous emmenait que pour ça, c'était une femme particulière. Elle nous emmenait à la campagne et nous nous couchions sur l'herbe sauvage. Mes enfants, disait-elle, regardez-les voler. Ils font la même chose tous les ans. Exactement dans la même direction, des milliers et des milliers de kilomètres, une année après l'autre.

Elle était bizarre, un peu spéciale aussi, je suppose. Au bout d'un moment ça devenait insupportable. Tu imagines, demander à un enfant de rester plus de cinq minutes dans la campagne à regarder des putains d'oiseaux ?

En général ça finissait par une bagarre avec mon frère.

Elle se fâchait, à la fin elle disait toujours qu'on n'y retournerait pas l'année d'après.

Mais c'était pas vrai, l'année d'après on y retournait. Comme si elle avait besoin elle aussi de faire comme les oiseaux.

Ça fait très longtemps que je ne vais pas à la campagne. Depuis qu'elle est morte.

Ça a été dur, un cancer l'a emportée il y a trois ans.

Je crois que nous avons eu une bonne idée. Nous avons dispersé ses cendres là-bas, à l'endroit même où, petits, nous nous couchions pour observer la migration des oiseaux.

Avec mon frère nous avons pensé que c'est ce qu'elle aurait aimé.

Il y a des gens qui font n'importe quoi avec les cendres de leurs proches.

J'ai connu un gars qui travaillait dans une ONG. Humana ou quelque chose comme ça.

Cette ONG a des conteneurs où on peut déposer les vêtements dont on ne veut plus. Après, ces vêtements sont envoyés à des pays pauvres soi-disant pour stimuler le commerce national.

Les conteneurs sont dans la rue, si bien que n'importe qui peut y mettre ses vêtements. Mais beaucoup de gens jettent n'importe quoi : des aliments, du papier, des électro-ménagers... ils pensent que c'est une poubelle, que les pauvres veulent leurs putains d'ordures, qu'ils veulent ce qu'ils jettent, eux, avec un air de dégoût.

Ce gars m'a dit qu'une fois ils avaient trouvé une prothèse, une jambe artificielle. Qui donc peut jeter ça ? Qui jette une canne à pêche ? Ou une moumoute ?

Mais ils pouvaient trouver des choses encore plus étranges. Un jour quelqu'un avait jeté une urne funéraire, une putain d'urne avec ses cendres. Quelqu'un avait décidé de jeter sa mère ou son père dans un conteneur de vieux vêtements.

Je me demande vraiment qu'a pu faire une mère pour finir dans un conteneur. Je crois qu'avec ma mère, on a bien fait, on l'a laissée là où elle souhaitait : un bel endroit, un endroit où le monde se renouvelle, même si c'est toujours de la même façon.

3.

FILLE.- « Bonjour, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? », nous dit l'agent.

Par où commencer ? Par où commence-t-on à raconter une histoire pareille ?

« On nous a volé, monsieur l'agent. On nous a volé quelque chose de très précieux ».

Non, pas des bijoux, pas des tableaux ou des meubles anciens transmis de génération en génération, non. Ah si ç'était ça ! Ou de l'argent, ils auraient pu emporter tout l'argent qu'ils auraient voulu, bon, plus exactement, tout l'argent que j'ai, je le leur aurais donné. Mais ça ?

« Voyez, monsieur l'agent, notre père est décédé le mois dernier... Merci... Bon, le fait est que notre père aimait beaucoup la mer. Il avait passé plusieurs étés de son enfance à Torremolinos. Il allait là-bas parce qu'une sœur de sa mère y avait une grande villa. Mon père se souvenait beaucoup de ces étés-là. J'imagine que pour lui ils représentaient une sorte de paradis perdu... Tous les étés tous les cousins s'y retrouvaient et ils jouaient toute la journée sur la plage... Oui, oui, monsieur l'agent, j'en arrive aux faits... Excusez-moi, je suis un peu nerveuse, comprenez que ce n'est pas facile pour moi... »

On peut te voler ton père. Quelqu'un peut arriver et te voler le souvenir de ton père. On vole aussi des souvenirs. Pourquoi faire ? Que fait-on avec un souvenir qui ne nous appartient pas ?

« Oui, monsieur l'agent, on nous a volé notre père... enfin, les cendres de notre père. Mais c'est tout ce qu'il me restait de lui... Ce matin, vers neuf heures on était en train de charger la voiture, on se préparait à aller à Torremolinos, on voulait y répandre les cendres de mon père, le laisser près de ses étés préférés, de ses plus beaux jours... »

« Mon frère et mes deux enfants n'ont rien vu. J'avais oublié les sandwichs en haut, des sandwichs d'omelette que j'avais préparés tôt le matin... d'accord, d'accord. Bon, je suis donc montée les chercher, quand je suis revenue l'urne n'était plus là. J'ai pensé qu'ils l'avaient déjà rangée, mais quand je leur ai demandé où ils l'avaient laissée, ils m'ont regardée l'air étonné. Eux, ils ne l'avaient pas touchée, ils n'avaient même pas remarqué que j'avais laissé l'urne sur le trottoir près de la voiture ».

Personne n'avait surveillé les restes de papa, on l'avait tous abandonné quelques instants, absorbés pour quelques secondes par nos maudites affaires de vivants.

Je me sens très coupable. Mais comment je pouvais imaginer...

« Oui, monsieur l'agent, absolument sûre d'avoir laissé l'urne à côté de la voiture, sur le trottoir... Rue Hilarion Eslava, à hauteur du numéro vingt-cinq. »

Mon frère a perdu la tête, il a commencé à me crier dessus, les gens nous regardaient. J'imagine qu'ils ne comprenaient rien.

« Où as-tu laissé l'urne de papa ? Putain ! où as-tu laissé cette maudite urne ? »

Mon frère a un fort tempérament, ce n'est pas un mauvais bougre, mais les situations tendues le mettent hors de lui, le rendent très irascible.

Nous sommes tous très affectés, je me suis mise à pleurer.

« Oui, il y avait beaucoup de monde à ce moment-là dans la rue, mais je ne sais pas si quelqu'un a vu quoi que ce soit. Personne ne nous a rien dit... L'urne ? Oui, elle pouvait attirer l'attention, elle était très jolie... noir mat avec un petit dessin ... des oiseaux, je crois. Oui, elle était grande, plus ou moins comme ça ».

Nous avons acheté une des urnes les plus chères du funérarium. Elle m'a semblé très jolie, et mon père la méritait bien. Je sais que, lui, il aurait choisi la meilleur-marché, il n'aimait pas tout ça, déjà à l'enterrement de maman il s'était plaint de tout l'argent qu'on nous avait soutiré selon lui. Il prétendait que ceux qui travaillaient là-bas étaient tous des « filsdeputedecharognards ».

« C'est un cas particulier. C'est un objet qu'on ne vole pas habituellement. On l'a peut-être volé en pensant qu'il s'agissait d'un vase de valeur... Si quelqu'un l'a dérobé, il est possible qu'il s'en soit débarrassé rapidement. Peut-être qu'en voyant les cendres il a laissé le vase, enfin l'urne, quelque part... Oui, oui, bien sûr. Nous allons alerter les patrouilles de la zone au cas où elles verraient quelque chose ».

Pendant que ce policier parlait, il m'est venu un doute. Et si en voyant qu'il s'agissait d'une urne funéraire on avait jeté les cendres n'importe où ? Et si on avait tout jeté sans ménagement, sans se demander qui était là-dedans, quelle avait été sa vie, où il aurait aimé finir ? Et si on l'avait jeté comme on jette n'importe quel objet ? Allez, dehors, hop, et on envoie les cendres en l'air.

Je sens que nous avons abandonné notre père, qu'il ne reposera jamais si nous ne le retrouvons pas, en tout cas pas dans mon esprit.

« Je ne devrais pas vous le dire, mais je vous recommande quand même de mettre des affiches. Il est probable que quelqu'un l'ait vue quelque part... Merci, monsieur l'agent. C'est ce que nous ferons ».

Que va devenir mon père ?

Il était athée, tout ce qui concerne la religion le fâchait. Je crois que c'était une affaire de vertige. Quand il était petit, son père, qui était le sonneur du village, l'obligeait tous les dimanches à monter avec lui au clocher de l'église pour qu'il voit comment il faisait sonner les cloches.

4.

Un homme en smoking blanc apparaît sur scène. Rien ne dépasse du col de la chemise. Il n'y a pas de tête, un homme peut s'arrêter à son col de chemise. Il porte un chapeau et des lunettes de soleil. Oui, c'est difficile à comprendre, mais nous le comprendrons parfaitement plus tard. Il a l'air ridicule, nous ne voyons pas son expression de pauvre bougre sur le visage parce que c'est impossible, il n'a pas de tête, mais n'empêche. Il essaye d'agir comme quelqu'un de normal, il fait les gestes que nous faisons tous, dire bonjour, demander l'addition dans un bar, mettre la main devant la bouche pour tousser ... mais il n'est pas comme tout le monde, ce n'est pas quelqu'un tout à fait normal, il n'a pas de tête, on ne peut pas l'ignorer.

5.

AGENT D'ENTRETIEN.- Fabian et Carlos. Je ne pense pas qu'ils soient méchants, mais moi ils me traitent parfois comme si j'étais idiot. Je ne dis pas que je suis l'être le plus intelligent au monde, mais je ne suis pas idiot. Et je suis très travailleur, très responsable.

Eux je doute qu'ils travaillent autant.

Je dis seulement que parfois ils me traitent sans trop de respect.

J'imagine que l'un d'eux les a trouvées et qu'il a appelé l'autre pour savoir ce qu'il fallait en faire. Et comme chaque fois qu'ils ont quelque chose d'embarrassant sous le nez, ils ont fini par s'en remettre à moi.

Fabian avait les pieds sur la table, la table que je dois nettoyer quand ils quittent le bureau. « Ecoute, mon petit Ramiro, nous avons trouvé une chose très étrange dans les conteneurs », me dit-il.

Moi j'ai pensé : voyons ce que nous avons trouvé cette fois-ci, une moumoute peut-être ou une canne à pêche ou même une fausse jambe - comme c'est déjà arrivé il y a quelque temps - mais sûr que je n'imaginais pas qu'on puisse tomber sur quelque chose d'une telle valeur sentimentale.

« C'est une urne funéraire, Ramiro... Une urne ? Pas possible, avec les cendres dedans ?... Oui, Ramiro, une urne funéraire avec le mort dedans ».

Ils avaient l'air d'en rire, je crois que ça les amusait. Moi, ça ne m'amusait pas du tout, je crois qu'il faut respecter les morts, ce sont des êtres qui ne peuvent plus se défendre, des êtres passés de vie à trépas, parfois avec beaucoup de souffrance.

Quand ils sont partis je suis resté silencieux un moment, sans un geste, je ne savais pas trop quoi faire.

Et que pouvais-je faire ? Là-dedans il y avait une personne qui était morte. « Jette-la où tu le jugeras bon », m'avaient-ils dit. Je ne pouvais pas m'en défaire aussi facilement.

Je n'allais pas la jeter n'importe où.

J'ai donc emporté l'urne. Une fois le ménage terminé, j'ai fermé le bureau et je l'ai emportée. Je ne savais pas encore ce que j'allais en faire de ces cendres, mais en tout cas je n'allais pas les jeter n'importe où.

Nous méritons tous une fin digne.

6.

Nous voyons de nouveau l'homme au smoking blanc. Une tête a émergé du col de la chemise. Son chapeau et ses lunettes de soleil sont par terre. Nous le voyons se contracter, de violents

haut-le-cœur l'obligent à se pencher en avant. Finalement il vomit. La première fonction que nous attribuons donc à sa tête c'est celle de vomir. Il a une tête et elle sert à vomir.

7.

FILLE.- J'ai l'impression que tout le monde meurt d'un cancer.

Y-a-t-il quelqu'un qui ne soit pas mort d'un cancer ?

Mon père est mort d'un cancer du poumon, mais auparavant sa femme, c'est-à-dire, ma mère, était morte d'un cancer du foie.

Et avant ça j'avais vu tous mes grands-parents mourir de cancer : l'un de la gorge, l'autre du pancréas, la grand-mère Regina d'une tumeur au cerveau, l'autre ... ah, je ne me souviens plus du cancer qu'elle avait la grand-mère Lourdes, mais bon, peu importe, c'était aussi un cancer. Et si je me mets à énumérer les oncles et grands-oncles ...

Là où je veux en venir, c'est que quand on nous a annoncé que mon père avait un cancer ça ne m'a pas surpris du tout. Je savais depuis longtemps qu'on nous le dirait un jour.

Mon père était le pire malade qui soit, il n'acceptait pas sa maladie, il voulait tout faire comme s'il n'y avait pas un cancer qui était en train de le ronger de l'intérieur.

Il ne pouvait pas se le mettre dans la tête. Il sortait tout seul alors qu'il tenait à peine sur ses jambes, il partait en voiture vers des provinces qu'il ne connaissait pas, il allait chez des amis boire un coup...

Il nous a causé quelques très grosses frayeurs. Une fois l'hôpital nous a appelé parce qu'on l'avait ramassé évanoui au milieu de la rue la tête en sang. Des dames l'avaient trouvé et avaient appelé le SAMU. Heureusement que ces dames ont appelé.

A l'hôpital mon frère a failli le tuer. Ils se ressemblaient beaucoup tous les deux, et alors ils se disputaient constamment. Ce jour-là on nous a presque jeté de l'hôpital parce qu'on entendait les injures dans tout l'étage.

Le pauvre, il a beaucoup souffert... Il n'a jamais voulu admettre qu'il allait mourir.

Deux jours avant de décéder, il était alité sans pouvoir bouger parce qu'il n'avait pratiquement plus que la peau sur les os, et il me dit « écoute, chérie, appelle ton frère et dis-lui de m'emmener au Chelsea ».

Le Chelsea est un bordel où apparemment il allait fréquemment depuis la mort de ma mère.

Quand j'ai raconté à mon frère ce qu'il m'avait dit il m'a répondu « papa ne sait même plus où il a la bite, mets-lui un film porno qu'il s'endorme et arrête de dire des conneries ».

Ils ne se sont jamais entendus.

Mais la mort de papa a beaucoup affecté mon frère. Je n'aurais pas cru qu'il l'aimait autant en réalité.

Les derniers mots de papa ont été éloquents. « Ma fille, ne t'avise pas de m'amener un curé, parce que c'est lui qu'on enterrerait aujourd'hui ».

Il haïssait tellement tout ce qui concerne la religion...

Une heure après il mourait.

8.

AGENT D'ENTRETIEN.- En rentrant chez moi à pied je me suis dit que je pourrais disperser les cendres dans un bel endroit. C'est sûrement ce que voulait la personne qui était là-dedans, une belle fin, une fin comme il faut.

Je ne sais pas si cette personne n'avait pas d'amis ou de parents, si c'était une mauvaise ou une bonne personne, mais quoi qu'il en soit je crois que nous méritons tous de quitter ce monde avec un minimum de dignité et pas abandonnés dans un quelconque conteneur.

Si bien qu'une fois à la maison je les ai laissées sur le petit meuble du salon où j'ai les portraits de famille.

C'est surtout ma mère qui me manque.

Elle est restée en Equateur.

Elle est très âgée et j'ai peur de ne plus la revoir.

Il ne se passe pas de jour sans que je me souvienne de sa tête quand je lui ai dit « je pars en Espagne ». Quelque chose s'est brisée en elle. Comme si tout d'un coup elle avait vieilli de vingt ans.

Et pour la première fois j'ai eu un doute, j'ai envisagé la possibilité de sa mort comme quelque chose de réel et de proche. Pour la première fois je n'ai pas eu le courage de lui dire « ne t'en fais pas ».

Ça m'a surpris. Ces cendres soudain signifiaient beaucoup pour moi, j'éprouvais un étrange sentiment de familiarité.

J'étais peut-être très seul.

Cette nuit-là j'ai eu du mal à m'endormir.

Beaucoup de visages lointains me revenaient à l'esprit. Ils revenaient comme s'ils voulaient me dire quelque chose.

A l'aube, avant que le soleil ne se lève sur tous les immeubles, j'ai pris les cendres et je suis monté tout en haut de celui où j'habite.

Jusqu'au dix-septième étage.

Je suis monté à pied, je ne sais pas pourquoi j'ai pensé que c'était plus chaleureux de monter peu à peu les douze étages jusqu'à la terrasse plutôt que de prendre l'ascenseur.

Quand je suis arrivé en haut le jour se levait et moi je manquais de souffle.

Le ciel était dégagé, le soleil éclairait tout juste l'horizon. Un vol d'oiseaux traversait le ciel en dessinant une grande flèche. On entendait des croassements isolés.

Je me suis avancé jusqu'au bord de la terrasse et j'ai prié.

« Je vous salue, Marie... »

Ma prière achevée j'ai confié cette personne, quelle qu'elle fût, à la brise du soleil levant.

Les cendres de cet homme, en fait, je ne savais pas si c'était un homme, les cendres de cette personne ont flotté là, sur la ville, tandis que le jour commençait à peine à poindre.

Je pense que tout le monde aurait aimé une fin pareille : haut dans le ciel, après une prière. Une fin digne, pour quitter paisiblement ce monde.

La cendre tombait en cercles comme de la neige. Moi je n'avais jamais vu la neige avant d'arriver à Madrid. Je me souviens que ce jour-là je me suis senti l'homme le plus seul au monde.

J'ai soudain réalisé que sans m'en rendre compte j'avais laissé échapper une larme.

J'ai pensé de nouveau à ma mère.

« Je pars en Espagne »

Rentré chez moi je me suis lavé les mains et j'ai pris mon petit-déjeuner.

9.

HOMME SANS TÊTE.- Je travaille dix heures devant le Palais Royal tous les jours de la semaine. Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il fasse une chaleur insupportable. C'est pas le moment de se laisser abattre.

Avant les affaires marchaient bien, dernièrement il y a trop de concurrence. Je crois aussi que les touristes sont trop habitués à nos trucs.

Les effets de la mondialisation.

Avant, les gens nous laissaient parfois une monnaie d'un euro ou même deux euros, maintenant c'est dix, vingt centimes ...

Une illusion d'optique. Le secret c'est de surprendre, déstabiliser le spectateur, qu'il ne comprenne pas ce qu'il se passe.

Ma tête est cachée dans un smoking blanc. Il y a un fil de fer très fin qui sort du col de la chemise et qui soutient un chapeau et des lunettes de soleil.

Si bien que les gens voient quelqu'un qui marche élégamment avec un chapeau et des lunettes de soleil mais sans tête.

Je suis l'Homme Invisible.

En général ça amuse surtout les enfants qui aiment s'approcher de moi.

Certains se mettent à pleurer. Mais pas forcément parce qu'ils ont peur, c'est parfois parce que les parents ne les laissent pas s'arrêter pour jouer avec moi.

Moi je n'aime pas les enfants, mais ce sont eux surtout qui font marcher le bizness.

Avant c'était relativement contrôlé, nous étions peu nombreux à faire ça. Dernièrement il y a un tas de types avec des trucs de merde. Il n'y a pas de débouchés pour autant de monde.

Il y a un connard... il est en tenue de motard. On dirait qu'il vole sur sa moto. Je ne comprends pas trop comment il fait. Les gens adorent, c'est la star du Palais.

J'ai même vu des touristes lui laisser des billets de cinq euros.

Un billet !

Il nous a tous baisés. Ni Mickey Mouse, ni Obélix, ni la gitane qui danse, ni Michael Jackson, ni moi. Quoiqu'on fasse. Tout le monde veut voir le foutu motard.

Ce matin-là je me rendais au travail. J'étais préoccupé, depuis deux semaines je traversais une très mauvaise passe. C'est alors que je l'ai vu, un vase magnifique au milieu du trottoir. Il avait l'air de valoir très cher, si bien que je l'ai pris, pour moi c'était clair - moi qui ne vois jamais clair, tu penses, la tête enfoncée dans le smoking dix heures par jour -.

Parfois quand je rentre à la maison j'ai très mal à la tête de tant forcer sur ma vue.

C'est dur d'être toujours obligé de voir le monde à travers le tissu d'une chemise.

Le plus dur c'est quand tu vois une belle femme. Tu voudrais dévoiler ton visage et lui dire quelque chose de joli. Au lieu de ça tu dois rester caché et te contenter d'une petite pièce.

Souvent les belles femmes ne regardent même pas.

C'était donc clair pour moi. Je le prends et je le vends dans la boutique de prêts sur gages de mon ami Raulito.

Eux ils étaient occupés à remplir le coffre de la voiture. J'ai donc pris le vase et me suis enfui à toutes jambes.

J'ai couru pendant cinq minutes au cas où quelqu'un m'aurait suivi. J'ai pris des rues que je n'avais jamais vues avant. Tout en courant je sentais quelque chose bouger à l'intérieur du vase, c'était comme courir avec une maraca dans les mains.

Quand je me suis enfin arrêté dans une ruelle où il n'y avait personne, j'ai vomi.

Ça faisait longtemps que je ne courais pas autant, je crois que le stress et l'effort m'avaient provoqué une lipothymie.

Je me suis souvenu d'Obélix, un jour d'été il avait eu aussi une lipothymie et on avait dû lui enlever le haut de son déguisement. Il était ridicule dans son habit énorme, on aurait dit une de ces poupées russes qu'on met les unes dans les autres. Katioushkas ? Stolishnayas ? Bon, peu importe, une de ces poupées-là.

Quand j'ai repris un peu mon souffle j'ai regardé l'intérieur du vase, je voulais savoir ce qu'il contenait. Et putain, quand je l'ai vu je ne pouvais pas le croire.

J'avais volé un mort. J'ai maudit la terre entière. Moi qui n'avais jamais rien volé de ma vie, la première fois que je me décide à le faire je tombe sur un mort. Parfait, un coup de maître.

Qu'est-ce que j'allais pouvoir en faire ? Je ne pouvais pas rendre les cendres. Ça m'aurait encore plus compliqué la vie. J'ai laissé l'urne là où j'ai pu, au premier endroit où j'ai pensé qu'elle ne se casserait pas.

C'était un conteneur de vieux vêtements et j'ai pensé que le fond serait mou. L'urne a dû rester intacte.

Après je suis allé travailler, comme tous les matins. Je n'ai pas cessé de penser toute la journée à ce que j'avais fait.

Les gens ont dû s'apercevoir que j'étais distrait, que mon personnage n'était pas convaincant ce jour-là, je n'ai gagné que deux euros et des broutilles de toute la journée.

Bien sûr que je regrette. Mais bon, ce n'est pas non plus si grave, des cendres c'est rien, cette personne est déjà morte. Je ne l'ai pas tuée ni rien de semblable.

Si nous n'étions pas si nombreux et le connard de la moto allait ailleurs je n'aurais pas été obligé de faire une chose pareille.

Je suis en train de chercher un nouveau truc, je crois que j'ai cramé mon personnage.

Une illusion d'optique qui a perdu toute illusion.

10.

JEUNE HOMME.- Tout est mouvement, tout a besoin de changement. Mais moi je ne bouge pas, je suis incapable de faire bouger les choses autour de moi.

Vingt-six ans que j'habite la même ville. Je n'ai jamais quitté Madrid, je n'ai jamais eu le courage de le faire.

C'est ici que j'ai fait mes études.

Ici que j'ai cherché du travail.

Ici qu'on m'a offert tous les boulots imaginables.

Ici que j'ai été incapable de tenir plus de trois mois dans aucun travail.

Et ici que j'ai renoncé à chercher du travail.

Je ne comprends pas ce qui m'attache à cette ville. Parfois j'ai l'impression que quelqu'un m'a enfoncé les pieds dans le goudron. Est-ce la peur ? Est-ce la peur qui nous empêche de mettre fin à la routine ? Ou seulement la paresse ? Ou le manque d'imagination ?

Ma mère... oui, bon, elle est morte ; mon frère... mon frère ne m'a jamais aidé ; la moitié de mes amis ont quitté le pays ; et ce qu'on appelle l'amour ? La seule relation sérieuse que j'ai eue a

pris fin quand je me suis rendu compte qu'elle n'avait rien d'une relation exclusive entre deux personnes.

Je ne suis pas jaloux mais j'aime qu'on me dise les choses telles qu'elles sont. J'ai besoin d'avoir confiance dans les gens, je ne veux pas m'entourer d'inconnus, je ne veux pas penser que je fréquente quelqu'un qui en réalité n'est pas ce quelqu'un.

Mais les gens paraissent rarement ce qu'ils sont, ils ont tous tendance à être quelqu'un d'autre. Je suppose que personne ne se supporte soi-même.

Je n'ai pas de rancune, j'imagine que moi aussi je dois décevoir, que moi aussi je suis autre chose.

Ma mère avait vécu à Londres dans sa jeunesse. Elle a ramené trois choses d'Angleterre : la certitude qu'elle n'apprendrait jamais à parler anglais, quinze kilos de plus et un mari qui se révéla être autre chose.

Moi aussi je devrais partir, quitter tout ça.

Je n'aime pas Madrid, je n'aime pas une ville dont on ne peut pas voir le ciel. C'est nécessaire de voir le ciel, nécessaire de comprendre que nous sommes une merde au milieu du néant, nécessaire de percevoir la distance.

A Madrid les gens se sentent puissants, ils pensent habiter un lieu où tout peut arriver. Ce n'est qu'une question de perspective, de distance. Il suffit de s'éloigner de trente kilomètres de Madrid pour s'apercevoir que la ville n'est qu'un nuage de poussière et de bruits au milieu d'un désert.

Je réfléchis beaucoup à la distance, la distance exacte pour que les choses apparaissent telles qu'elles sont.

Certaines choses, nous devons les toucher pour savoir ce qu'elles sont, d'autres au contraire exigent qu'on s'en éloigne, qu'on s'en éloigne beaucoup.

Pour que je comprenne qui était ma mère il a fallu qu'elle s'éloigne autant qu'il était possible, qu'elle meure. Dans la proximité du foyer, les repas partagés tous les jours, il était impossible de savoir qui était ma mère.

Je voudrais prendre le large, partir d'ici, partir de moi-même. J'arriverai peut-être ainsi à commencer à entrevoir qui je suis réellement.

Plus je suis près de moi moins je me comprends. C'est comme si on regardait une partie du corps de très près, on ne pourrait pas dire de quelle partie il s'agit.

Je dois partir, je me le dis tous les jours. Et je me souviens alors des oiseaux que ma mère voulait que nous observions quand nous étions petits. Je ne sais pas s'il s'agissait d'une leçon pour nous ou d'une thérapie pour elle. Mais je me souviens de ces oiseaux. Je me souviens de la flèche qu'ils formaient dans le ciel indiquant une direction.

11.

HOMME SANS TÊTE.- La neige, ce qui me vient à l'esprit fondamentalement c'est la neige.

Et les pleurs étouffés de ma femme, enfin, mon ex-femme.

Moi je la regardais dans les yeux, je voulais comprendre, mais impossible de lire quoi que ce soit dans ce regard.

De la neige, il y tombait de la neige aussi. Deux écrans blancs, deux vides, deux silences incommensurables.

On n'a jamais su pourquoi il l'a fait.

C'était un type tranquille. Il avait ses hobbies et ses manies, rien de particulier, assez banal somme toute.

Je pensais souvent à lui.

Je l'imaginais avançant péniblement dans la neige, décidé à faire quelque chose à quoi personne ne s'attendait.

Je me demandais pourquoi et elle devait se le demander aussi.

C'était comme si nous nous sentions obligés de répondre, de remplir toutes les cases qu'il avait laissées sans réponse.

La neige c'est tout ce que nous avions, une histoire de neige.

Je ne le comprenais pas alors, mais aujourd'hui je crois que je comprends bien ce qu'il a fait, le vieux. Je crois qu'il y a des actes ou des impulsions qui n'ont pas d'explication précise. Je sais de quoi je parle. Soudain on emprunte un chemin – un chemin auquel on n'avait peut-être jamais pensé – et sans savoir pourquoi on va au bout de ce chemin. Il y a une force en toi, une sorte de conviction ou de folie tenace, qui t'entraîne jusqu'au bout.

Je crois qu'il a senti que c'était là son chemin et qu'il s'est laissé emmener. Comme si tout était écrit d'avance dans un cahier de brouillon invisible.

La neige a fait le reste.

Et le silence, tout le silence du monde.

Des années plus tard moi aussi j'ai emprunté un chemin qui semblait être écrit quelque part, sans que je puisse l'expliquer.

Peut-être faisons-nous tous partie d'un même silence.

Ou quelque chose comme ça.

12.

FILLE.- Appelle donc le funérarium, 9156735... et dis que tu as perdu les cendres de ton père, qu'il te faut la photo de l'urne où ils ont mis les cendres pour pouvoir l'afficher dans la rue. Sens monter la honte, parce que même si à l'autre bout du fil ils feignent d'être sérieux, « Oh, oui, madame, nous comprenons », tu sais qu'ils sont en train de se moquer de toi, qu'ils pensent que tu es idiote. Et ils n'ont pas tort, tu es idiote. Tu te sens humiliée parce que tu t'es humiliée

toi-même. A la douleur d'avoir perdu ton père tu dois ajouter maintenant la honte d'être une fille, une fille de merde.

Ce n'est pas comme eux, eux, ce sont de bons fils. Ils m'ont aidé pour les affiches, ils savent que c'est important pour moi, que j'ai besoin de fermer cette blessure.

Ils sont grands et forts, eux, enfin, moi je les vois grands et forts, je ne sais pas s'ils sont si grands et forts que ça, mas ils sont jeunes et ils ont de l'énergie et ils aiment leur mère. Même si ça fait longtemps qu'ils ne me disent pas « je t'aime ». C'est le mauvais âge pour les gestes d'affection. J'ai lu beaucoup de livres sur les adolescents, on y apprend beaucoup de choses sur ses enfants. Je ne sais pas pourquoi les gens croient que ces livres ne servent à rien. Bien qu'en réalité les gens ne lisent rien, ce sont presque tous des ignorants.

Nous avons tapissé tout le quartier. Si quelqu'un a vu ou sait quelque chose, impossible qu'il ne tombe pas sur une de ces affiches. Où qu'on regarde il y a des affiches.

Je deviens un peu folle, depuis que nous les avons collés, je ne fais que regarder le portable, au travail j'ai du mal à me concentrer parce que j'ai les yeux rivés sur le petit écran. Parfois il s'allume, mais quand je m'aperçois qu'il s'agit d'un de ces petits messages stupides j'ai envie de le jeter contre le mur.

« Souris, aujourd'hui est un grand jour ».

Souris ? Va donc faire sourire ta mère, moi je ne suis pas d'humeur à sourire.

Mais je me retiens, se retenir c'est très important, surtout dans des moments aussi difficiles. Il pourrait se retenir aussi, ce temps dégueulasse, depuis que nous avons posé les affiches il a plu cinq fois, mardi, mercredi, vendredi...

On dirait que quelqu'un s'acharne à ce que tout sorte de travers dernièrement.

Je ne crois pas à la malchance, mais des fois on a l'impression que quelqu'un nous veut du mal. Qu'il cesse de pleuvoir, et que quelqu'un appelle, s'il vous plait. Qu'on appelle enfin, quelqu'un doit savoir quelque chose. Vous n'avez pas vu les affiches ou quoi ?

Nous avons offert une petite récompense, une idée de l'un des enfants. Je crois que ce n'est pas une mauvaise idée. Sans ça pourquoi est-ce que les gens voudraient nous aider ?

Personne n'a le temps pour les autres, il faut une motivation et l'argent est la meilleure motivation.

13.

HOMME SANS TÊTE.- Un jour en plein travail il s'est mis à neiger très fort, tellement que nous avons dû nous réfugier en courant dans le café le plus proche.

La gitane qui danse le flamenco, Mickael Jackson, Obélix, Mickey Mouse, le type de la moto qui vole et moi, l'Homme invisible.

Les tables étaient occupées et nous avons dû nous asseoir au comptoir, chacun avec son déguisement.

Je n'avais jamais senti aussi intensément que j'étais dans un lieu qui ne m'appartenait pas.

Les gens nous regardaient en riant. Je suppose qu'ils n'avaient jamais vu autant d'hommes déguisés au comptoir d'un bar.

Pour la première fois j'ai parlé avec le type de la moto.

Moi je le haïssais parce que c'était le type qui avait le plus de succès, mais le manque d'espace au comptoir et son regard vraiment aimable m'ont incité à lui répondre quand il m'a demandé depuis quand je faisais l'Homme invisible.

Je lui ai menti, je ne sais pas pourquoi, je lui ai dit que mon père était déjà Homme invisible, et mon grand-père aussi. Que nous formions une saga, que nous l'avions dans le sang, et que je ne faisais qu'obéir aux caprices de la génétique.

Et là j'aurais dû me taire. Pourquoi demander ce qu'en réalité je ne voulais pas savoir ?

« Et toi, comment es-tu arrivé au truc de la moto ? »

« Un passe-temps, c'est simplement un passe-temps ».

C'est ce qu'il m'a dit ce grand fils de pute. Qu'il travaillait pour une agence de publicité et gagnait très bien sa vie, mais qu'il travaillait chez lui et des fois il sentait qu'il manquait d'air, et il avait besoin de sortir pour voler un moment.

C'est ce qu'il a dit, « voler un moment ».

Ainsi donc ce fils de pute qui nous ôtait le pain de la bouche à tous les artistes de la Plaza de Oriente ne le faisait que par pur amusement, pas par nécessité.

Ce type avait un travail et il gagnait bien sa vie, mais il disait que rien ne le rendait plus heureux que de voir la mine ébahie des gens.

« Nous défions la réalité et c'est ce que tout le monde souhaite. Y a-t-il rien de plus beau ? »

Quand il a dit ça j'ai senti l'envie de le tuer sur place, au comptoir de ce café. Au lieu de ça, j'ai regardé dehors et je suis sorti en souhaitant que la neige m'ensevelisse.

Je me suis souvenu inévitablement du père de mon ex-femme.

Ce vieux qui n'avait jamais éveillé le moindre soupçon nous avait montré comment disparaître dans la neige. Il suffit de laisser que le silence nous pénètre lentement.

14.

JEUNE HOMME.- Je ne sais pas pourquoi mon père ne nous accompagnait jamais à la campagne. Les jours des oiseaux nous y allions avec ma mère seulement.

Je ne me souviens pas s'il donnait une excuse ou non, ou s'il n'avait même pas besoin de le faire, mais je me souviens bien qu'il restait avachi sur le canapé à regarder la télé et boire du vin et que ça me faisait de la peine de le voir comme ça.

Parfois j'avais l'impression que mon père était l'homme le plus ennuyeux et silencieux au monde. Comme s'il avait la tête enfouie quelque part loin de tous.

Je me souviens qu'un fois il nous a offert un boomerang. Je ne sais pas d'où il l'a sorti et pourquoi il a pensé que ce machin pouvait nous amuser. Mais quelques semaines après nous

l'avons emporté à la campagne pour jouer avec. Je crois qu'il comprenait qu'au bout de cinq minutes ses enfants en avaient marre de voir des oiseaux et avaient besoin de se distraire.

Je suppose qu'il a dû nous offrir d'autres choses à l'époque, des ballons, des lance-pierres et des trucs comme ça, mais je ne me souviens que du jour où il nous a offert le boomerang.

Dans notre imagination ce morceau de bois on pouvait le lancer à des milliers de kilomètres pour le faire ensuite revenir. Nous l'avions vu dans beaucoup de dessins animés, il quittait la Terre, faisait le tour de la lune et revenait ensuite vers le chanceux qui l'avait lancé.

Mais mon frère et moi nous n'avons jamais réussi à le faire revenir.

Les minutes passaient, les tentatives ratées, les courses pour aller le ramasser, et plus elles passaient et s'ajoutaient plus la haine nous gagnait. Tout notre espoir de le voir revenir se changea à la fin en une force aveugle contre lui.

Ce jour-là on a failli le laisser là-bas par terre, mais ma mère l'a ramassé en nous disant que notre père serait très triste s'il voyait que nous avions perdu son cadeau.

Le boomerang est donc revenu, mais à la maison seulement, pour rester pour toujours dans une armoire.

15.

HOMME SANS TÊTE.- Je rentrai tête basse, ressassant ma situation. « Je ne peux pas continuer comme ça, ça ne mène nulle part... ». Les gens me regardent dans la rue, surpris de voir un homme avec un costume aussi stupide que le mien. Moi, au lieu de les ignorer, j'ai envie d'enfoncer de nouveau la tête dans le costume, de me cacher.

AGENT D'ENTRETIEN.- Il devait être sept heures du soir. La nuit commençait à tomber, c'était cette période de l'année où les jours raccourcissent et où il est de plus en plus difficile d'aller travailler de gaité de cœur.

HOMME SANS TÊTE.- C'est comme si je m'étais habitué pendant toutes ces années à vivre caché, comme si tout était plus simple comme ça. Personne ne voit ton visage, tu n'es donc personne et tu ne dois d'explications à personne.

AGENT D'ENTRETIEN.- Ce n'est pas si facile de retourner jour après jour au même endroit, prendre une serpillère et nettoyer tout ce qu'ont sali ces gens qui partent quand tu arrives.

Et ils partent sourire aux lèvres parce qu'ils vont rejoindre leur famille, leurs amis ou leurs amants. Et ils te sourient et plaisantent avec toi, et toi tu viens juste d'arriver et il t'est difficile de sourire au bout de tant d'années à faire la même chose.

Et pourtant tu souris, parce qu'il faut se contenter de ce qu'on a et que les gens au fond ne sont pas mauvais.

HOMME SANS TÊTE.- Je ne me souviens pas combien j'avais gagné ce jour-là, mais pas suffisamment pour acheter une bonne bouteille de vin. Je voulais m'offrir une bonne bouteille de vin. Avant j'aimais bien le faire.

Une affiche dans la rue. Une affiche qui attire mon attention.

AGENT D'ENTRETIEN.- J'étais sorti du métro.

Je n'aime pas le métro, j'ai eu du mal à m'y habituer. La première fois que j'ai pris le métro j'ai eu l'impression que tout le monde était déprimé, ils avaient tous l'air très triste, leurs têtes bougeaient sans vie au rythme des secousses. Je me suis promis de ne jamais devenir une de ces petites têtes secouées d'un côté à l'autre à la cadence de la machine.

J'étais sorti du métro, j'allais tourner pour prendre la rue qui mène au bureau, en préparant un sourire le plus authentique possible et soudain je l'ai vu, quelque chose qui me semblait familier.

HOMME SANS TÊTE.- On aurait dit une de ces annonces que les gens collent quand ils perdent leur chien ou leur chat et qu'ils se mettent à couvrir la ville de photos de leurs putains de mascottes parce qu'ils ne peuvent plus vivre sans ces bêtes.

AGENT D'ENTRETIEN.- Le vase... Pas de doute, c'était le vase des cendres. Je me suis souvenu de ce lever de soleil.

HOMME SANS TÊTE.- « Si vous avez vu ce vase, s'il vous plait, prenez contact avec nous ».

AGENT D'ENTRETIEN.- « Grande valeur sentimentale, une récompense est offerte à qui le retrouvera ».

HOMME SANS TÊTE.- J'en suis resté pétrifié, incapable de parler, congelé dans l'espace comme si j'étais le fils de pute de la moto qui a l'air de voler et qui nous a tous foutu dans la merde. Je n'en croyais pas mes yeux. Ces gens étaient désespérés.

AGENT D'ENTRETIEN.- J'ai senti le rouge me monter au visage. Je m'étais profondément trompé.

HOMME SANS TÊTE.- Et puis j'ai enfin réagi, j'ai arraché l'affiche à toute vitesse et je l'ai mise en boule dans ma poche.

AGENT D'ENTRETIEN.- J'avais gardé le vase. Il était sur la table de la salle à manger avec des fleurs jaunes qui égayaient un peu la maison. Je n'avais pas voulu le jeter, il était spécial.

HOMME SANS TÊTE.- Je ne sais pas pourquoi je l'ai fait. Je fuyais à nouveau, je souhaitais à nouveau me cacher, enfoncer la tête jusqu'au centre de la Terre et ne plus jamais la sortir. J'ai couru jusque chez moi.

AGENT D'ENTRETIEN.- Pourquoi je n'avais pas conservé les cendres ? Je l'avais fait en toute bonne foi, mais que feraient ces gens quand je leur dirais que j'avais déjà rendu mon propre hommage dans mon coin à leur proche ?

HOMME SANS TÊTE.- Je suis resté assis dans la cuisine à penser pendant des heures. Que faire ? Faire comme si je n'avais rien vu ? Appeler et dire la vérité ? Peut-être que si je disais la vérité il serait encore possible de retrouver les cendres.

AGENT D'ENTRETIEN.- Je suis monté sur la terrasse. Le dix-septième étage. Le jour se levait. Madrid était beau. J'ai prié pour votre parent et je l'ai lancé en l'air.

HOMME SANS TÊTE.- C'est curieux, je me suis souvenu de mes fils. J'ai pensé qu'ils n'auraient jamais le même problème. Le jour où je mourrais ils ne le sauraient même pas. Un jour j'ai quitté la maison et je ne leur ai plus rien dit.

AGENT D'ENTRETIEN.- Ils ne pouvaient pas se sentir offusqués. Ca les rendrait tristes, mais il fallait qu'ils comprennent que j'avais fait de mon mieux. Je n'avais aucun moyen de les joindre et j'ai fait en sorte que leur être aimé ne finisse pas dans une poubelle.

HOMME SANS TÊTE.- Je devais appeler, je devais parler à ces gens. J'avais déjà brisé ma famille, je n'avais pas envie d'en foutre une autre en l'air.

C'est vrai, le mort était mort, mais va savoir pourquoi, les gens aiment leurs morts. Ils les aiment ou ils se sentent obligés de respecter les rites qui accompagnent les morts.

AGENT D'ENTRETIEN.- Mais les rites sont sacrés.

C'était important que ces gens prennent congé de cet être cher comme ils souhaitaient. J'avais le vase, peut-être qu'on pouvait encore faire quelque chose. Les cendres ce n'est pas si important, l'important c'est de manifester son d'amour, l'important c'est la famille réunie pour un dernier adieu.

HOMME SANS TÊTE.- C'est quoi des cendres en fin de compte ? De la merde, des déchets. L'important ce ne sont pas les cendres, mais ce qu'elles représentent.

Qui peut garantir que dans les funérariums les cendres qu'on te donne sont celles de ton parent ? Tu crois qu'il y a quelqu'un qui fait le tri des cendres, qui sait que celles-ci appartiennent à ce mort et celles-là à tel autre ? Il doit y avoir une montagne de cendres et quelqu'un avec une pelle qui emplit au fur et à mesure les urnes qui arrivent. Et tu emportes un peu de celui-ci, un peu de celui-là et un peu de tel autre.

AGENT D'ENTRETIEN.- Chaque soir, en faisant le ménage, je viderais les deux énormes cendriers qui se trouvent à l'entrée du bureau et qui débordent toujours de cendres et de mégots. Ce qu'ils fument, ces gens-là ! Il suffirait de ramasser ces cendres deux ou trois jours.

HOMME SANS TÊTE.- J'ai fait ce que j'aurais dû faire depuis longtemps : brûler mon déguisement.

AGENT D'ENTRETIEN.- Mes jambes tremblaient quand j'ai vidé le premier cendrier. J'avais l'impression d'offenser Dieu. Mais si cette urne est arrivée entre mes mains et pas celles de quelqu'un d'autre ce n'est peut-être pas pour rien. Dieu nous envoie des messages tous les jours. J'avais peut-être fait ce qu'il fallait.

HOMME SANS TÊTE.- Des cendres de mon déguisement naîtrait un mort. Et moi je me sentais plus vivant que jamais.

16.

JEUNE HOMME.- Toutes ces années j'ai réfléchi à ce que je ferais si je le revoyais.

C'est vrai qu'au début j'y pensais tout le temps, mais au fil des années son souvenir ne revenait plus que par moments, ces moments où on baisse la garde et le retour du passé nous envahit.

Les premières années je pensais encore que je serais capable de lui pardonner, je l'imaginais revenant soudain un jour à la maison, effondré, ne sachant que dire, qu'expliquer.

Mais les années ont passé et j'ai commencé à être gagné par la haine. Tout mon espoir de le voir revenir s'est transformé en force aveugle contre lui.

Je souhaitais sa mort, je l'imaginais mort chaque fois que je voyais ma mère les larmes aux yeux sans motif apparent. Elle n'a jamais avoué que c'était à cause de lui, mais ce n'était pas nécessaire.